



①

ALIENS IN GREEN (FR/USA/SL)
*Xénopolitiques nantaises : vivre
 dans un monde toxique,*
 performance, installation, 2019

⑥

LOUIS-CYPRIEN RIALS (FR)
Polygon – ПОЛИГОН (Kazakhstan, 2016),
 vidéo 4k, format 16:9, son
 : Romain Poirier, 12'40"

And there was no miraculous,
 vidéo performance (Kazakhstan,
 2016) vidéo 4k 16:9 stéréo – 3'30".
 Courtesy Galerie Eric Mouchet, Paris

②

AMY BALKIN (USA)
The Atmosphere, A Guide, poster,
 dimensions variables, 2013–16

⑦

MIKHAIL KARIKIS (GR)
Children of Unquiet,
 vidéo couleur, son,
 15'36", 2013–2014

③

RYBN (FR)
*Cabinet de curiosités de la
 propriété industrielle*,
 collection de brevets déposés, 2019

⑧

SIGNE LIDEN (NO)
Elapses,
 piste sonore, 24,55 min,
 en boucle, 2017

④

LAURENT GRASSO (FR)
HAARP,
 vidéo couleur et sonore, 3'20", 2007

⑨

SIGNE LIDÉN (NO), ANNESOFIE NORN
 (DK) & STEVE ROWELL (USA)
The Cold Coast Archive,
 Installation documentaire, photo-
 graphies, vidéo, piste sonore, di-
 mensions variables, 2012

⑤

LOUIS-CYPRIEN RIALS (FR) en
 collaboration avec ROMAIN POIRIER
ПОЛИГОН – Polygon X-ray,
 2019, 33rpm, projet en cours

⑩

BARBARA KRUGER (USA)
*Sans titre, Savoir c'est
 pouvoir*, sérigraphie sur
 Arches, 92 x 91 cm, 1989

une hétérogénéisation concomitante. Une individualisation maximum permettant une plus grande réactivité, et une intériorisation de « l'esprit de l'entreprise ». Il n'y a plus de passage d'un internement institutionnel à un autre comme dans la société disciplinaire, mais une intégration continue dans les rhizomes de l'entreprise généralisée. Nous sommes passés du segmentaire au continu.

Notre société actuelle serait celle du « risque ». Risques liés à l'économie, mais aussi à l'environnement, aux épidémies, au terrorisme, etc., qui font nécessairement, dans une pensée libérale, l'objet de calculs, de préventions au nom d'un « principe de précaution ». Cependant, comme l'indique U. Beck, « l'état d'exception menace d'y devenir un état normal.⁸ » tant les événements catastrophiques font partie de notre actualité journalière. Ces risques qui sont bien plus des catastrophes en devenir (« créer la voiture c'est créer l'accident, créer le bateau c'est créer le naufrage »), mais ne sont pour autant pas traités comme tels, dans leurs dommages et les causes réelles, mais bien plutôt comme une donnée abstraite qu'il faut anticiper. Comme si « au lieu d'adapter le niveau de protection à l'importance du risque lui-même, on adaptait la perception du risque à l'exigence croissante de protection - comme si on créait artificiellement un risque, pour pouvoir le contrôler.⁹ » Ceci répond aux besoins de conserver un *status quo* dans les systèmes de gouvernance et maîtriser, par l'information, la production de la sensibilité aux risques.

Mais la globalisation du monde ne fait que renvoyer sur nous-même les problèmes que nous souhaitons rejeter dans le lointain. Les problématiques climatiques en sont un exemple, la biosphère est la même pour tous, pas de possibilité d'en échapper. Mais l'agitation de ces « risques » dans une volonté de réactivité instantanée équivalente à la propagation de ceux-ci et dans une prévention de leur répétition, ne fait qu'occulter les causes et les renforce même (pour exemple les « guerres préventives », légitimantes des pouvoirs en place, à la suite des événements du 11 septembre 2001). Ceci correspond à une immunisation du vivant, qui comme dans le cas des maladies auto-immunes, crée du danger pour le corps lui-même dans un excès de protection. Nous assistons aujourd'hui à une « convergence de la technique et de la biopolitique au sein d'une projet commun d' « assurance de la vie », comme si le vivant, pour être pris en charge comme tel, devait avant tout être protégé, - ou immunisé pour reprendre le concept opérant d'Esposito - contre son exposition à la contingence et aux aléas de l'expérience.¹⁰ » La protection négative de la vie nous renvoie à nous-même et aux conséquences de nos actions. Nous sommes ainsi entraînés dans un renfermement sur nous-même sans pour autant nous

donner les possibilités apparentes d'une interruption. Il nous faut donc « esquisser une opposition significative entre la biopolitique comme politique *sur la vie* (biopouvoir) et une politique *de la vie* avec pour conséquence éventuelle un renversement des résultats mortifères et auto-immunes du biopouvoir en autant de modalités de redéfinition affirmative du bios politisé.¹¹ »

« Destruction des ressources psychiques par leur exploitation permanente, destruction des sociétés par « bio-piraterie », brevets déposés sur des plantes et des pratiques ancestrales, atteintes à la bio-diversité, ce sont aujourd'hui toutes les formes de vie, humaines, animales et végétales qui sont endommagées. Non seulement les formes de vie, mais leurs conditions de possibilité, les conditions de reproduction du vivant comme des sociétés, ainsi que le rapport des sociétés au vivant lui-même.¹² »

Il s'agirait donc d'orienter nos réflexions vers un détachement du biopouvoir et d'une biopolitique proprement positive, cherchant ce qui, dans la vie, résiste par la production de sensibilité, de subjectivation et de nouvelles formes de vie. Les productions artistiques présentées ici répondent de ce débordement des techniques du biopouvoir en apportant une réflexion sur la nature et le comportement de notre sensibilité (en grec: *aesthesia* - qui se retrouve dans le terme d'esthétique).

L'île d'en face

* Le terme est utilisé ici dans le sens des humains et non du genre masculin.

1 - FOUCAULT Michel, *La Volonté de savoir. Droit de mort et pouvoir sur la vie*, Paris, Folio plus, 2016 (1976), p. 17. Voir aussi : FOUCAULT Michel, *Histoire de la sexualité Tome 1, La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 2018, (1976) ; *La Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France (1978-1979)*, Paris, EHESS, Gallimard, Seuil, 2004; entre autres textes du philosophe.

2 - FOUCAULT Michel, « La politique de la santé au XVIIIe siècle », in *Les Machines à guérir, Aux origines de l'hôpital moderne : dossiers et documents*, Paris, Institut de l'environnement, 1976, pp. 11-21.

3 - HARDT Michael, NEGRI Toni, *Empire*, Paris, 10:18, 2004 (2000), p.49
4 - DELEUZE Gilles, *Foucault*, Paris, Éditions de Minuit, 1986 ; « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle », in *Pourparlers*, Paris, Éditions de Minuit, 1990.

5 - OTTAVIANI Didier, « Foucault - Deleuze : de la discipline au contrôle » in DA SILVA Emmanuel (dir), *Lectures de Michel Foucault. Volume 2 : Foucault et la philosophie* [en ligne]. Lyon : ENS Éditions, 2003 (généré le 20 décembre 2016), p.

6 - *idem*. p.
7 - *ibid. Empire*, Paris, 10:18, 2004 p.49
8 - BECK Ulrich, *La société du risque*, Paris, Flammarion, 2003 p. 439
9 - ESPOSITO Roberto, « Biopolitica, immunità, comunità », in Bazzicalupo L, ESPOSITO R, *Politica della vita*, Roma-Bari Latereza, 2003, p. 127, cité par MONTANI Pietro, *Bioesthétique. sens commun, technique et art à l'âge de la globalisation*, Paris, Vrin, 2007, pp. 37-38

10 - *idem*. p.8
11 - *idem* p. 38
12 - NEYRAT Frédéric, *Biopolitique des catastrophes*, Paris, Éditions MF, 2008, p 23

ESTHÉTIQUES BIOPOLITIQUES

« L'homme*, pendant des millénaires, est resté ce qu'il était pour Aristote : un animal vivant et de plus capable d'une existence politique ; l'homme moderne est un animal dans la politique duquel sa vie d'être vivant est en question.¹ »

Telle pourrait s'ouvrir l'introduction à la notion de biopolitique. Cette phrase tirée de *La Volonté de savoir*, court texte de Michel Foucault publié en 1976, présente de manière succincte la vision du philosophe. Il analyse les modalités d'application de systèmes et de stratégies gouvernementales développées à partir du XVIII^{ème} siècle pour contrôler et réguler le vivant, constitué en population.

Plus aucun domaine de la vie n'est alors laissé de côté, chaque étape, chaque niveau de sa progression devient l'enjeu principal d'un mouvement général des mécaniques des pouvoirs. Ni gouvernementaux ni institutionnels, les pouvoirs s'établissent de manière multiple et relationnelle. Foucault avait aussi analysé que cette « entrée de la vie dans l'histoire » (bio-politique) concordait, dans une logique de développement de l'économie politique et de transformation de l'organisation du Marché, avec l'avènement du capitalisme.

Cette nouvelle économie politique recouvre donc « tout un champ matériel complexe où entrent en jeu les ressources naturelles, les produits du travail, leur circulation, l'ampleur du commerce, mais aussi l'aménagement des villes et des routes, les conditions de vie (habitat, alimentation, etc.), le nombre d'habitants, leur longévité, leur vigueur et leur aptitude au travail.² »

Les rapports de forces en place, agissant avec et sur ces techniques de régulation et de modification du vivant, sont qualifiées de « biopouvoir ». Celui-ci tend à s'immiscer au cœur même de la vie et ainsi agir sur tous les domaines du développement biologique et du corps social afin d'assouvir un besoin de contrôle hégémonique. Il ne s'agit donc plus, comme dans l'ancien modèle de souveraineté, d'imposer un droit de vie ou de mort sur les sujets, mais bien d'un « laisser vivre » en orientant la progression du vivant.

« Le biopouvoir est une forme de pouvoir qui régit et réglemente la vie sociale de l'intérieur, en la suivant, en l'interprétant, en l'assimilant et en la reformulant. [...] La plus haute

fonction de ce pouvoir est d'investir la vie de part en part, et sa première tâche est de l'administrer. Le biopouvoir se réfère ainsi à une situation dans laquelle ce qui est directement en jeu dans le pouvoir est la production et la reproduction de la vie elle-même.³ »

Tout concours, ou presque, dans notre société occidentale à la continuité et à l'optimisation constante des forces de production, s'appliquant dans les corps, les cerveaux et les subjectivités.

Si une première forme disciplinaire de la biopolitique a été analysée par Foucault, celle-ci a muté pour devenir ce que Deleuze a appelé la « société de contrôle⁴ ». Quadrillage, segmentarisation, homogénéisation, optimisation des espaces et des temporalités, modèle de l'usine et taylorisme économique sont les maîtres mots de la société *disciplinaire* qui entend assigner à chacun une place dans les rouages de la machine capitaliste, pour « encadrer l'individu, [et] orienter ses potentialités d'action⁵ ». Trop rigide, hyper-hierarchisée, inadaptée aux changements rapides du Marché mondial, une mutation doit donc s'opérer pour se concentrer sur l'accroissement et la fluidité de circulation des capitaux.

La transformation du modèle de l'usine à celle de l'entreprise fait passer la concentration des forces de production de l'industrie à celle de l'information, de la communication et du marketing. Ainsi « Savoir c'est pouvoir » comme le criait Barbara Kruger en 1989, reprenant la formule manifeste que Francis Bacon énonce en 1597 : *Nam et ipsa scientia potestas est*. La société de contrôle ne s'exerce plus dans une orientation des virtualités, mais dans un « contrôle "ouvert" adaptable, capable d'intégrer toutes les mutations du réel.⁶ »

« Les comportements d'intégration et d'exclusion sociale propres au pouvoir sont ainsi de plus en plus intériorisés dans les sujets eux-mêmes. [...] La société de contrôle pourrait ainsi être caractérisée par une intensification et une généralisation des appareils normalisants de la disciplinarité qui animent l'intérieur de nos pratiques communes et quotidiennes ; mais au contraire de la discipline, ce contrôle s'étend bien au-delà des sites structurés des institutions sociales (la prison, l'usine, l'hôpital, l'université, l'école, etc.), par le biais de réseaux souples modulables et fluctuants.⁷ »

Ce qui est recherché est alors une homogénéisation et